

Rien à dire

Rien à dire.

Dans cette cour quadrilatère, sous ce préau qui sent le chien mouillé, sur cette plaque d'égout qui figure le camp du loup, rien à dire.

Sous ce platane psoriasique où quatre idiots accroupies jouent à « On serait... », face à ce mur varicelleux où les balles poquent un chant cafardeux, rien à dire.

Rien à dire, non plus, sur cette feuille raturée où la somme des angles d'un triangle n'en finit pas de se donner des airs de leçon mal apprise. Rien à dire à ces rayons dépareillés, rongés, broyés, à cette trousse béante, champ de mines à ciel ouvert. Rien à dire au bureau balaféré, à la chaise convalescente qui boîte encore un peu, au néon qui bégaye.

Rien à dire au tableau noir dont le vert déteint, au scotch qui se décolle, aux frises préhistoriques accrochées là depuis la nuit des temps, rien à dire à la maîtresse non moins préhistorique qui les punaisa.

Rien à dire.

Rien à dire au tuyau-torticolis du poêle, à l'évier qui se squame, aux carreaux irréguliers qui laissent entrer dans la cuisine une vie estropiée et œdématiée. Et pas plus au buffet de formica couineur, aux rideaux poussiéreux qui confisquent la lumière et ne la rendent jamais.

Rien à dire, ou si peu, à cette femme qui ne se tait que pour reprendre son souffle, à ses baisers suintants, au lait aigre de chaque matin, aux tartines impitoyables, rien à dire. Et toujours rien pour les mains impatientes, pour les cheveux qui s'agrippent au peigne, pour la robe grise qui va avec tout, pour les chaussures trop grandes mais qui dureront plus longtemps.

Rien.

Rien pour les draps suaires, la lampe de chevet hostile, le crucifix accusateur. Pour les serpents lovés sous le lit, les araignées tapies dans l'ombre, pour les appels restés sans réponse, rien de rien.

Et rien pour l'homme-journal, l'homme-tournevis, l'homme-valise, l'homme-vois-ça-avec-ta-mère, l'homme-fatigue. Rien.

Rien à dire.

Rien à dire au miroir fourbe, à ses reflets extravagants, moqueurs. Rien sur la trahison du corps cataclysme, sur la beauté insaisissable, le grain de peau hyalin des autres.

Rien de plus sur le chemin marécageux de l'adolescence.

Rien à dire à ces garçons qui se servent sans demander, aux mains pressantes, aux nécessités impérieuses, à la vie dégoulinante. Aux soirées tapisserie, aux chaises collées contre les murs, aux couples ventousés des slows, à l'intimité hagarde des corps en sueur, aux yeux qui ne la voient pas. Rien.

Et rien non plus sur les histoires des autres, les confidences des autres, les frissons des autres, les lèvres bouffies de baisers, les cinémas chahuteurs où nul ne la dérange.

Rien sur les peines de cœur, apanages des amoureux.

Rien à dire.

Rien à dire sur les mots qui heurtent, lamentent et blessent, les « tu ne connais pas ta chance » qui creusent le sillon du désespoir, les regards de haut, les regards en dessous, les regards biaisés, les haussements d'épaule meurtriers.

Et pas de commentaire sur les plaisanteries grasses, l'humour à la petite semaine, les clins d'œil entendus, malentendus.

Et presque toujours rien à la femme déclinante, mère amère, épouse épousseteuse, amante improbable et déjà morte-vivante, icône ménagère de l'inox et du formica. Rien sur la cuisine malingre, le poêle souffreteux, l'aspirateur bronchitique.

Rien pour les larmes rentrées, les reproches muets, les cris plus silencieux chaque jour. Et pour le lit célibataire, les bougies sur le gâteau, les faire-part alignés sur le buffet, rien.

Devant le crucifix narquois, la toile serrée et poisseuse de la solitude, rien à dire. Et rien pour l'homme-absence, l'homme-rentre-tard, l'homme-pas-maintenant, l'homme-télé-foot, rien.

Rien à dire.

Rien à dire, il est beau. De cette beauté chaleureuse des vivants, une beauté habitée. Il a posé son regard sur elle, un regard droit, sans ironie. Elle a accepté, incrédule, de croiser ses prunelles sereines, toléré ses doigts patients sur sa gangue, ses lèvres timides sur l'écorce écorchée. Elle s'est frottée aux mots.

Mots fulgurants, mots étonnants, mots inespérés. Elle s'est laissée brûler à la langue rocailleuse du désir, enivrer de ces phrases qui la faisaient rire de mépris dans les films à deux sous. Elle a accepté d'y croire, accepté de le revoir, chavirée par cette palpitation ravageuse dans son bas-ventre. Elle y a cru, au-delà de toute raison. Elle s'est livrée avec effroi, avec bonheur aussi. Une semaine de sa vie, elle a été transportée par l'indicible joie d'exister dans le regard de quelqu'un. Elle s'est répété son prénom jusqu'à en être saoule, convaincue que Dieu lui-même n'avait connu de plus douce mélodie pour présider à la création du monde. Une semaine de sa vie, il a été sa lumière et ses ténèbres, tour à tour firmament, terre inexplorée et mer déchaînée. Source de toute vie, fondement de toute espérance, elle a vu sa beauté dans chaque herbe foulée, espéré son souffle sur sa peau, goûté son animalité. Une semaine.

Il y a eu un soir, il y eut un matin. Titubante de ce désir inextinguible, elle est sortie le septième jour, pour aller à la rencontre de l'homme. Et la terre s'est ouverte sous ses pieds. La voûte des cieux a résonné des rires des hyènes, le vent lui-même s'est fait moqueur à ses oreilles. En un instant, la lumière s'est retirée d'elle, le firmament s'est fondu dans les eaux et son monde fragile est retourné au chaos. Il était là, au milieu des autres, riant, avec eux, de sa crédulité, de son regard fiévreux, du rose timide qu'elle avait accroché à ses lèvres...

– Allez ! a dit l'un d'eux. Fais pas la gueule, c'était qu'une blague...

Elle n'a rien dit. Car il n'y avait rien à dire.

Rien à dire. Sur les corps étendus, froissés, endormis.

Presque endormis. Rien à dire.

Et rien sur les bouches entrouvertes de la surprise, sur les yeux écarquillés, à jamais immobiles.

Rien sur les os brisés, les visages livides, le sang désorienté, le masque figé de la mort. Rien à dire.

– Accusée, levez-vous ! Avez-vous quelque chose à déclarer ?

– Rien à dire.